

Témoignages

Pascale Ferland, Hind Benckekroun et Pierre Letarte

Numéro 151, mars-avril 2011

Serge Giguère

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63281ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

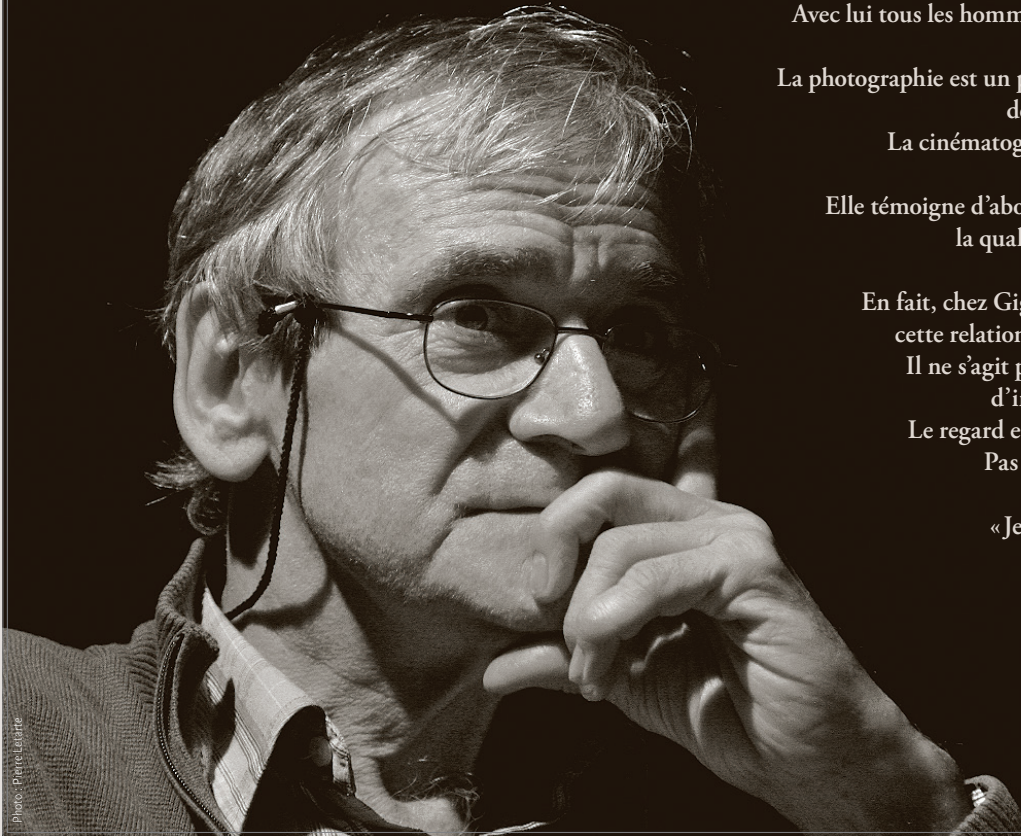
[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Ferland, P., Benckekroun, H. & Letarte, P. (2011). Témoignages. *24 images*, (151), 20-21.

Témoignages

« Je les filme parce que je les aime »



Avec lui tous les hommes sont des grands de ce monde, des sages qui s'ignorent. La photographie est un prétexte pour aller à la rencontre de l'autre plutôt qu'une fin en soi. La cinématographie ne se réduit pas à la seule domination technique. Elle témoigne d'abord et de façon prépondérante de la qualité de la relation qui existe entre le cinéaste et son sujet. En fait, chez Giguère, je participe à la vitalité de cette relation qui se construit sous mes yeux. Il ne s'agit pas ici d'instantanés saisis mais bien d'instantanés mutuellement consentis. Le regard est tendre, affectueux, passionné. Pas de pièce à conviction mais la vie qui exulte. « Je les filme parce que je les aime », disait Bernard Gosselin. C'est aussi toute l'élégance du cinéma de Giguère.

Pierre Letarte

Il y a deux ans, alors que je coréalisais avec Sami Mermer *Les tortues ne meurent pas de vieillesse*, j'ai approché Serge Giguère pour qu'il soit notre conseiller à la réalisation. Je me souviens que j'étais intimidée avant notre première rencontre, pensant que le récipiendaire du Prix des arts médiatiques du gouverneur général allait être un homme inaccessible, peu disponible et qu'il allait nous envoyer balader. Mais mon intuition était fautive! Nous avons eu le privilège de le rencontrer à quelques reprises pour discuter de notre film et découvrir un homme généreux de son temps et très sympathique, à l'image de ses personnages attachants.

Assez parlé de l'homme, parlons de son cinéma. Plusieurs aspects m'inspirent. D'une part la créativité avec laquelle il jongle avec le réel et la mise en scène, puis son approche libre

et intuitive. Il semble faire davantage confiance à la vie et à ses personnages qu'à des plans et à des scénarios.

D'autre part, le thème de la passion revient toujours dans ses films. Ses protagonistes à la fois forts et fragiles sont tous animés par une volonté de bonheur qui leur permet de croquer dans la vie à pleines dents, à force de leurs rêves et de leurs passions. Ils ne sont pas là à attendre la mort malgré leur âge avancé. Comme le dit si bien Oscar Thiffault : « Si j'arrête de chanter, je vais tomber vieux, ce n'est pas à soixante-quinze ans qu'il faut se laisser aller »... Ce cinéma, où la parole est positive, porteuse d'espoir, à la fois drôle et profonde, me fait particulièrement du bien dans le contexte actuel où les films québécois récents, faits par des réalisateurs de ma génération, sont trop souvent obscurs et lourds. Il n'y a qu'à voir le nombre de ceux qui traitent de suicide, d'auto-



Mémoire, filiation et regards croisés



René Bail et Reine Décarie dans *Adagio pour un gars de bicycle* de Pascale Ferland

En 2007, j'achevais le tournage d'*Adagio pour un gars de bicycle* au cours duquel René Bail – le cinéaste-protagoniste – avait évoqué le souvenir de sa cousine Reine Décarie dont la passion contagieuse pour la musique lui avait été transmise depuis l'enfance. Peu de temps après cette confidence, et contre toute attente, je retrouvai ladite cousine au cœur du dernier opus de Serge Giguère, *À force de rêves*, présenté dans le cadre des Rencontres internationales du documentaire de Montréal. À la suite de cette singulière coïncidence, j'invitai Giguère à venir tourner les retrouvailles de Reine et de René, scène qui constitue aujourd'hui la scène finale de mon film. Au-delà de la simple anecdote, cet événement m'a permis de percevoir un certain jeu de correspondances entre Bail et Giguère, dont les démarches respectives s'inscrivaient dans une pratique souveraine et authentiquement québécoise. Il faut dire que Bail, précurseur d'un cinéma plus expérimental, se considérait avant tout comme un filmeur populaire, un patenté d'images, rejoignant ainsi Giguère dans son désir de sonder

l'imaginaire collectif et d'en bricoler le sens. Malgré la différence formelle de leurs approches, tous deux semblaient pourvus de la faculté de façonner la matière, de s'imprégner de la lumière et des couleurs pour mieux s'émouvoir devant la beauté lyrique de l'existence. Puisant leurs sources dans le monde des ouvriers, des autodidactes et des libertaires créatifs, Bail et Giguère se laissent séduire par une culture populaire bien vivante, s'engageant dans un rapport intime avec celle-ci. Un engagement sincère s'il en est, ancré dans un désir de transmettre leurs convictions sociales, identitaires et artistiques. Passeurs entre générations, Bail et Giguère le sont – peut-être malgré eux –, s'inscrivant dans leurs époques respectives comme des cinéastes de référence. Que leurs chemins se soient croisés au détour du mien fut un privilège, une rencontre fortuite révélant des affinités électives certes, mais plus encore, un amour partagé du cinéma.

Pascale Ferland

mutilation, de dépression et de mort. Comme si on s'empêchait d'être léger et drôle par peur de ne pas être pris au sérieux et de paraître moins intelligent.

Pourtant les films de Serge, avec leur humour et leur fantaisie, sont aussi profonds et sérieux et ils contribuent à mieux faire comprendre la société québécoise, car ils sont avant tout humanistes et universels. Ce qui me permet, même si je ne suis pas née au village du Rapide-Blanc, mais à Casablanca, à quelques milliers de kilomètres, d'être touchée par des héros populaires profondément québécois tels qu'Oscar Thiffault et Ti-Guy, *le roi du drum*, et ce, même si je ne comprends pas toujours leur accent!

Hind Benchekroun



Serge Giguère en compagnie de la productrice Nicole Hubert

Photo : Pierre Letarte